BLUES
NÈGRE DANS
UNE CHAMBRE
ROSE

À Michèle Lavoie

Je ne sais pas si vous avez eu le terrifiant privilège de connaître la passion d'amour. C'est le plus vertigineux des abîmes dans lequel il soit possible à l'homme de descendre. Un abîme de flammes et de souffrances.

Mais si quelqu'un se mêlait de vouloir sauver celui qui est tombé, vous l'entendriez hurler comme si on lui arrachait la peau !

La seule délivrance est d'y être consumé sans résidus.

CHRISTIANE SINGER

Seul ce qui brûle

Au coucher du soleil, la veille de son retour à Montréal, Fanny Murray prépara un feu de bois sur la grève. Elle sortit de son sac, pour les jeter dans les flammes, ces trois cahiers.

PREMIER CAHIER

Abbaye de Saint-Benoît-du-Lac

Comme je suis arrivée très tôt et qu'il n'y a presque personne en ce moment, les religieuses m'ont permis de choisir ma chambre. Elles ont ouvert les portes et m'ont laissée visiter. J'ai finalement pris la chambre rose, rose pâle pour être exacte. Je dirais même rose bébé. Ça n'a rien à voir avec le rose de ma propre chambre, qui s'apparente plus au rose d'une fleur exotique, je dirais un rose sud-américain.

Donc cette chambre rose au deuxième étage de la villa Sainte-Scholastique, villa érigée sur la propriété de l'abbaye, sera la mienne aussi longtemps que je le voudrai. C'est ce que les religieuses m'ont dit.

La fenêtre de ma chambre donne sur le champ, le lac et les arbres qui bordent le domaine. La vue est vaste. L'été a atteint son apogée. L'automne est proche. Mais les signes de son retour sont encore presque imperceptibles.

Il y a un crucifix à la tête du lit. Ça me donne envie de dormir nue. Près de la porte, au-dessus de la commode, une image de la Vierge avec l'Enfant Jésus.

La table de travail, sous la fenêtre, est large. Le lavabo est bas et minuscule. Ma tête dépasse le miroir au-dessus. Une savonnette et un verre en plastique. Deux serviettes, pas grandes, et une débarbouillette. Voilà l'équipement que les religieuses mettent à notre disposition. Il faut apporter le superflu.

J'essaie de ne pas manger le chocolat que j'ai acheté tantôt à la boutique du monastère. Ce n'est pas gagné. Je n'ai pas apporté ma guitare. Ce n'est pas un endroit pour faire du tapage.

J'ai eu cette idée de venir au monastère, j'ai pensé que les chants grégoriens, le silence, la nature m'apaiseraient.

Je ne sais pas si nous recommencerons à nous écrire et à nous voir un jour, si une bonne fois je te réinviterai chez moi. Je l'espère, ne l'espère pas. Je t'aime, ne t'aime plus. La peur de te retrouver, la peur de ne pas te retrouver. L'important, au bout du compte, c'est de redevenir légère. Ici, c'est une chose possible. Ce n'est pas sûr, mais c'est au moins possible.

J'ai fait une erreur en répondant à ton appel ce soir-là à New Orleans. Si je pouvais retourner en arrière, je laisserais le téléphone sonner trois fois, quatre fois, mille fois, je le débrancherais, je le jetterais par la fenêtre et je m'endormirais tout doucement dans la nuit louisianaise, toute à ma joie d'avoir reçu un prix, occupée par mon avenir prometteur, riant en mon for intérieur de t'avoir lancé cette invitation insensée. Toi, prince de la musique, roi du blues, poursuivi par une horde de fans et de femmes, qu'avais-tu à faire de moi ?

À New Orleans, tu as frappé à la porte de ma petite chambre d'hôtel, je me suis précipitée pour t'ouvrir. C'est comme ça qu'on te traite toujours, toi. On s'empresse devant toi. On ne te fait pas attendre. Le festival était fini. J'avais remporté un prix. C'est toi qui me l'avais remis devant la foule en délire, à titre de président du jury. Ce n'est pas moi qui soulevais leur enthousiasme, en tout cas je ne pense pas, je ne sais plus. Les applaudissements et les cris m'impressionnaient. J'ai un trac terrible après les shows, jamais avant.

Tu as frappé à ma porte, je t'ai ouvert, tu m'as embrassée, tu m'as prise dans tes bras, et tout ce temps je n'en profitais pas trop, je faisais tourner des questions dans ma tête, qu'est-ce que c'est que cette histoire, qu'est-ce que cet homme admiré, adoré, adulé, fait dans ma chambre, comment est-ce que j'en suis arrivée là?

Je t'avais si souvent regardé à la télévision dans les shows de fin de soirée, tu étais invité partout, avec tes chansons complètement délirantes, tu étais bon, un

virtuose, et tellement aimé, pas encore vénéré, mais aimé, je n'étais alors qu'une petite fille devant un petit téléviseur à l'autre bout d'un Québec légèrement raciste, et trois décennies plus tard tu étais là, avec moi, dans cette chambre mignonne au cœur de New Orleans, et tu prenais mes seins roses dans ta belle bouche nègre, et c'était si naturel, comme le cours normal des choses.

En me remettant mon prix, tu m'avais embrassée sur les joues avec délicatesse. Une intention claire dans tes lèvres terribles. Tu avais baissé les yeux sur mon décolleté. Dans la loge, j'ai dit nous devrions prendre un verre ensemble. J'ai besoin de conseils.

J'étais habitée d'une nouvelle assurance puisque je venais de remporter ce prix, sous tes yeux, peut-être même grâce à toi.

Tu as dit d'accord. Donne-moi ton numéro. Je t'appelle demain.

Tu m'as appelée le lendemain soir, bien trop tard pour que nous allions prendre un verre. J'avais refusé toutes les invitations, certaine que tu tiendrais parole. Mais la soirée passait. Le téléphone ne sonnait pas. J'étais crevée. Je me moquais finalement pas mal que tu ne me téléphones pas. J'allais me glisser dans mon lit quand justement le téléphone a sonné. J'ai décidé de ne pas répondre. Je n'en avais plus envie. Tu as appelé une deuxième fois. Puis une troisième. J'ai répondu en riant.

Dix minutes plus tard, tu étais à ma porte. Je t'ai fait entrer. Je t'ai offert un whisky, une bouteille toute neuve sur la table de chevet. Je me suis excusée de ne pas avoir de glaçons. Tu as réclamé une bise. Je me suis approchée pour embrasser ta joue. Tu t'es retourné pour poser tes lèvres sur les miennes. Tu m'as retenue contre toi. Une formidable étreinte.

Tu t'es assis sur le lit sans lâcher ma main. Je me suis agenouillée à tes pieds, j'ai posé ma tête sur ta poitrine.

Ce geste t'a touché, tu me l'as dit des mois plus tard,
ce geste t'a semblé chargé d'affection.

Il l'était.

Tu as ouvert ma blouse.

Avant même que nous ayons échangé trois phrases,
nous étions nus dans le lit blanc.

Tu m'as prise aussitôt. Tu voulais être là au plus vite, être en moi aussi brusquement que possible, me prendre, me prendre, me prendre. Je pensais à mon ventre.

Nous n'avons pas fermé l'œil de la nuit. Le lit était trop étroit. Il fallait rester l'un sur l'autre pour ne pas tomber. Je m'accrochais à toi. Tu t'accrochais à moi. Nous n'avions pas du tout envie de dormir. Nous étions hilares. Nous avions envie de nous amuser. Moi parce que j'étais avec toi, sous toi, collée à toi, mes mains dans tes mains, tes belles mains de musicien que j'admirais tant depuis toujours. Toi parce que ma peau fraîche de femme jeune te faisait du bien. Enfin je suppose, je ne sais pas, tu ne me l'as jamais dit. Imaginons que c'est ma peau douce et parfumée qui te gardait réveillé, imaginons que je te faisais bander, que ça ne t'était pas arrivé depuis longtemps, étant donné que tu n'étais pas si jeune, pas jeune du tout même, imaginons que tu n'en revenais pas toi-même.

C'est sûr, depuis quelques mois, j'étais passée quelques fois dans ton sillage. On nous avait présentés, tu m'avais serré la main lors d'un lancement. Une autre fois, tu étais venu au studio voir Stéphane. Il nous

avait présentés lui aussi. Tu m'avais tendu la main, tu ne te rappelais pas de moi. J'avais profité de l'occasion pour t'exprimer mon admiration. Bobo Ako, j'écoute votre musique depuis si longtemps. Tu avais souri, mon compliment ne t'avait pas impressionné.

C'est à New Orleans que tu m'as vue pour la première fois. Tu as découvert ma voix grave, le son rauque de ma guitare. J'ai conquis le public dès les premières notes. Tu applaudissais dans la coulisse quand je suis sortie de scène.

Le réveil a sonné. Il était cinq heures. J'avais un avion à prendre, je retournais à Montréal.

Pas toi. Ton voyage continuait. Ton voyage à toi, il n'a pas de fin.

Tu entres sans frapper. Nous avons convenu que tu entrerais toujours chez moi comme si tu étais chez toi, comme si tu étais juste allé poster une lettre au coin de la rue. Pour que l'illusion soit parfaite, je fais celle qui ne t'attend pas. Je m'occupe exprès à des tâches banales. Laver la vaisselle. Peler des fruits. Couper des légumes. J'ai compris que tu n'aimais pas trop que je te saute au cou. J'ai compris aussi, pour l'avoir expérimenté une fois, que tu n'aimais pas que je t'attende dans une position lascive en pyjama léger. Quand tu arrives chez moi, je suis déjà passée au marché. J'ai fait le lit. Pour rien. Nous allons le mettre sens dessus dessous. La maisonnée est grouillante, vivante. Je mets quelque chose au four. Et un CD dans la machine.

Notre rituel était d'une précision hallucinante. Nous n'avions pas trop envie de variations. Nous menons des vies chaotiques. Toi encore plus que moi. Nos retrouvailles, elles, sont réglées au quart de tour

dans un joli mouvement de répétition, et cette assurance que tout se passera exactement comme d'habitude alimente le bonheur de nous retrouver.

La lumière sur nous change. C'est sûr. À cause des saisons. Des fois la canicule. D'autres fois le froid du cœur de l'hiver. Tu portes un t-shirt l'été. Un lainage coloré l'automne.

Une fois, il y avait des chatons dans la cave. J'ai insisté pour te les montrer. Une autre fois, tu m'as demandé de me changer parce que tu n'aimais pas la longue robe noire que je portais. Tu n'es pas en deuil, *baby*, va mettre des couleurs. J'ai enfilé un pantalon blanc, un chemisier à grosses fleurs roses, bleues, jaunes. Ça t'a rendu très gai. Tu as dit voilà la reine de l'été!

Mais pour le reste, je veux dire en ce qui concerne tes autres visites, je n'ai pas souvenir qu'il se soit passé quelque chose de particulier. Il me semble que toutes tes visites se confondent en une seule. Se rappeler une seule, c'est un peu se les rappeler toutes.

Nous n'avons jamais été déçus ni décevants. Ces heures ensemble dans ma maison ont été parfaites, incroyablement douces et heureuses jusqu'à l'heure du départ.

À la fin de l'après-midi, tu sortais du lit d'un bond, soudainement affolé à l'idée d'être en retard. En retard au studio, en retard au test de son, en retard pour l'entrevue. Tu sautais dans tes vêtements pour repartir comme tu étais arrivé. Je me levais à mon tour, étourdie, peut-être un peu ivre. Je regardais longuement

l'horloge sans saisir ce que signifiait la position des aiguilles. J'étais désertée de toute volonté, incapable d'assurer le déroulement normal des choses. Le fromage avait séché sur la table. Le pain était dur. Il ne restait rien du poisson grillé, à part une odeur fétide qui attirait les mouches. Je me chargeais de vider ta bière abandonnée au coin de la table. Je retournais dans la chambre.

Après ton départ, un parfum, ton parfum, colle aux murs, s'agrippe à la pénombre rose. Je lève la toile. J'ouvre la fenêtre. Pluie, vent, neige, chaleur. Qu'importe la saison. Je récupère une couverture tombée sur le sol, je me laisse tomber sur le lit. Notre odeur sur les draps. Le vent frais n'y peut rien. Il va falloir les laver. Mais pas tout de suite.